

L'ipséité nationale face à l'ipséité personnelle dans le roman d'Emmanuel Carrère « Limonov »

Svetlana Sheypak

Abstract: *The article describes how Emmanuel Carrère resurrects a painful period in Russian history through the life story of a politician and writer in his novel "Limonov". It is noted that the approach to a second degree national history achieved in the novel is doubled by the construction of a second degree narrative identity of the character. It concludes that the book as authentic testimony of the past contributes to the restoration of Russia's national selfness which is vital to the perception of its new national identity at the turn of the totalitarian past to the future democracy. This authenticity is realized by the reader because the central character and the author are both faithful to their individual selfness preserved throughout their narrative identity.*

Keywords: *memory, history, selfness, identity, narrative*

Récit de vie – un lieu de mémoire

Lorsque le pays traverse une crise identitaire, les repères et les valeurs du passé cessent de guider les témoins du présent douloureux par cette désorientation axiologique qui finit par devenir ontologique. Le présent n'est plus un « lieu transitoire entre un passé animé par un moteur de l'histoire et un futur prédéterminé » [Dosse, 1998 : 11]. Ce basculement identitaire au niveau national mène à la perception du présent que Pierre Nora qualifiait de « tyrannie de la mémoire ». L'histoire officialisée, imposée, affirmée par l'État responsable de la mémoire nationale, reléguée dans son impuissance et ses mensonges se voit remplacée par des mémoires multiples, pluralisées où des voix muettes dans le passé prennent la parole pour faire part de leurs vécus, des vécus authentiques, d'une culture étouffée. Pierre Nora explique cette nouvelle expérience mémorielle : « La mémoire qui n'est plus une pratique sociale fait de chacun l'historien de soi » [Nora, 1984 : XXIX]. Le récit de vie devient le mode d'appropriation de l'histoire impersonnelle, événementielle où interagissent la mémoire individuelle, la mémoire collective et l'oubli. Dans cette perspective histo-

riographique le récit de vie ne doit pas « être traité simplement comme un phénomène littéraire, il doit être interrogé sur l'événement historique qui conduit de la vie et de la compréhension de la vie et du monde jusqu'à la conscience de soi », affirmait Georg Misch dans son histoire de l'autobiographie, en développant l'approche de Wilhelm Dilthey à l'écrit autobiographique qui est, d'après ce dernier, « l'expression la plus directe de la réflexion sur la vie » [Moreau, 1996 : 383].

A la différence de l'époque moderne, le récit de vie postmoderne n'est plus dominé dans la quête de soi par le souci de l'objectivité et le désir de saisir méthodiquement la vie, tous les deux rejetés au profit de l'intersubjectivité, de la pluralité des mémoires, de l'histoire fragmentée, mais authentique puisque le récit de vie permet, précise François Dosse dans ses réflexions sur une histoire sociale de la mémoire, « un mode de sélection dans le passé, une construction intellectuelle et non un flux extérieur à la pensée » [Dosse, 1998 : 17]. De fait, chacun devient dorénavant, suivant Pierre Nora, non seulement « historien de soi », mais un lieu de mémoire autant que ses écrits autobiographiques « compliquent le simple exercice de la mémoire d'un jeu d'interrogation sur la mémoire elle-même ». Et Nora poursuit qu'« il n'est plus un homme-mémoire, mais sa personne même, un lieu mémoire » [Nora, 1984 : XXXIV]. C'est à chacun d'intervenir comme témoin qui, suivant Marc Bloch, malgré lui est le plus important [Ricœur, 2000 : 738].

En tant qu'historien dans son écrit autobiographique l'homme recrée l'histoire, il s'engage à être médiateur entre sa mémoire individuelle et la mémoire collective, « une mémoire empruntée » qui n'est pas la sienne [Halbwachs, 1967 : 26]. Et à travers cette médiation il construit en même temps son identité à lui et interprète des événements dont il a été témoin alors que puisant dans la mémoire collective pour se comprendre historiquement, il donne ses interprétations à des événements qui font partie de sa vie en lui donnant un sens bien qu'il n'y ait pas participé pour en témoigner. C'est-à-dire que dans le récit de vie, comme souligne Pierre Nora, un discours individuel s'identifie à un discours collectif ce qui ouvre la voie à une tout autre histoire :

non plus les déterminants, mais leurs effets ; non plus les actions mémorisées ni même commémorées, mais la trace de ces actions et le jeu de ces commémorations ; pas les événements pour eux-mêmes, mais leur

construction dans le temps, l'effacement et la résurgence de leurs significations ; non le passé tel qu'il s'est passé, mais ses réemplois successifs ; pas la tradition, mais la manière dont elle s'est constituée et transmise. [Nora, 1993 : 24].

C'est sous cet aspect interprétatif qu'il nous semble nécessaire de lire le roman d'Emmanuel Carrère «Limonov» pour voir au-delà du récit de vie le récit de la Russie car c'est au début du livre que Carrère annonce son projet ambitieux de raconter non seulement sur Limonov et la Russie, mais sur notre histoire à tous depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Qui se souvient ?

Lorsque Pierre Nora parle de la société qui par l'ampleur de ses changements est arrachée à sa mémoire, il considère cette mémoire comme pratique sociale tandis qu'à présent « ordre est donné de se souvenir, mais c'est à moi de me souvenir et c'est à moi qui me souviens » [Nora, 1984 : XIX]. Et dès le début du roman avec Paul Ricoeur on se pose la question du sujet de la mémoire : « Qui se souvient ? Qui fait acte de mémoire en se représentant les choses passées ? On est tenté de répondre très vite : moi, moi seul. La question est devenue urgente depuis l'émergence du concept de mémoire collective en sociologie, comme on le sait depuis le livre fameux de Maurice Halbwachs *La mémoire collective* » [Ricoeur, 2000 : 733]. Les souvenirs de Limonov interviewé par Carrère ainsi que les paroles prêtées par Limonov dans ses romans à son double, Editchka, sont relatés par Emmanuel Carrère à la troisième personne. S'y ajoutent les réflexions de Carrère à la première personne sur Limonov, la Russie, la France. Laissant pour le moment de côté le problème de mémoire collective, essayons de comprendre « qui se souvient » pour présenter au lecteur le récit de vie de Limonov.

Les écrits de son personnage dont Carrère s'est beaucoup inspiré ou tout simplement servi, comme il l'avoue dans le texte, et dont Limonov a toujours nié le caractère autobiographique sont considérés par leur auteur comme autofiction. Le genre controversé, à qui ne s'applique jamais le pacte autobiographique formulé par Philippe Lejeune : on ne promet plus au lecteur que ce qu'il va lire est vrai [Lejeune, 2005 : 15]. Le dialogue entre le vrai et la fiction qui

intervient dans tout écrit sur soi a été sous-entendu par Chateaubriand qui au moment de présenter ses « Mémoires d'outre-tombe » insistait: le «je» qui écrit n'est plus le même que celui qui a vécu les événements racontés [Viart, 2008 : 23]. Pour justifier et expliquer la distinction entre l'autobiographie et l'autofiction Philippe Gasparini, à partir de l'œuvre de Winnicott, parle du jeu de cache-cache :

Dans cette optique étiologique, le roman autobiographique et l'autofiction pourrait se comprendre comme des variantes sophistiquées, pour adultes, du jeu de cache-cache. Ils se fonderaient sur la coexistence des deux " Moi " que Winnicott nomme le " vrai " et le " faux self ". Le " vrai self " constitue le noyau authentique du moi ; il reste isolé à l'intérieur du sujet et confie au " faux self " la tâche de s'adapter au monde et de communiquer à cet effet. Caché, secret, le " vrai self " lance des appels pour signaler son existence. Mais si on le débusque, le " faux self " s'interpose aussitôt : l'enfant caché hurle, l'auteur déguisé dénie, pour préserver leur intimité. [Gasparini, 2004 : 343].

Dans la conception identitaire de Paul Ricœur exposé dans « Soi-même comme un autre », cette sophistication paraît superflue, le jeu décrit par Gasparini y est abolit car pour Ricœur c'est l'unité narrative de la vie qui prévaut et non pas le problème d'auteur. Dans cette unité, il voit l'instabilité entre fabulation et expérience vive : « C'est précisément en raison du caractère évasif de la vie réelle que nous avons besoin du secours de la fiction pour organiser cette dernière rétrospectivement dans l'après-coup, quitte à tenir pour révisable et provisoire toute figure de mise en intrigue empruntée à la fiction ou à l'histoire » [Ricœur, 1990 : 191]. La conception identitaire de Ricœur rend inutile toute discussion sur la distinction des genres autobiographiques. L'essentiel c'est de construire son identité narrative qui la seule compte dans le dialogue dialectique entre *l'ipséité* définie comme le «maintien de soi », l'engagement de tenir la promesse et la *mémeté* qui signifie la permanence dans le temps du caractère.

Ainsi dans sa philosophie, l'identité personnelle devient synonyme de l'identité narrative lorsque dans le récit de sa vie à la première personne l'homme recrée son parcours dans la perspective temporelle à partir du projet initial formé dans le passé. Il est responsable du passé puisqu'il accomplit le travail de mémoire à la suite des promesses tenues ce qui fait preuve de son ipséité dans l'avenir. Dans le paradigme herméneutique, pour se connaître l'homme raconte son récit avant de se connaître. Alors que le vécu est raconté à la

première personne, dans la narration au cours de ce dialogue, l'unité est acquise, et on ne pose plus la question « Qui parle ? ».

En revanche, lorsque Carrère propose au lecteur le récit de vie de Limonov à la troisième personne où à la parole empruntée à Limonov, réel ou fictionnel, s'interpose de façon implicite pour le lecteur la parole de Carrère, se pose de nouveau la question « Qui se souvient ? » à laquelle on n'aura pas de réponse car Carrère viole ce que Gérard Genette appelle « la frontière mouvante mais sacrée entre deux mondes: celui où on raconte, celui que l'on raconte » [Genette, 1972 : 246]. La forme de narration que Genette caractérise par l'économie d'un niveau narratif tandis que le narrateur premier se substitue à un narrateur second, en considérant comme « récit second » ou au second degré, nous suggère d'appeler Limonov raconté par Carrère l'identité narrative au second degré, en se référant en même temps au concept de Pierre Nora d'histoire au second degré que l'on développera plus loin. La validité de ce terme est appuyée par la notion d'ipséité sans aucun doute imputable au personnage de Limonov car sa vie acquiert dans le roman l'unité dont parlait Ricœur.

Ipséité individuelle

Grâce au travail de mémoire de Limonov et son analyse interprétative entreprise ensuite par Carrère, l'unité est construite autour de l'engagement personnel initial, fidélité à sa parole à travers le temps et responsabilité de l'avenir. Et pour le confirmer, Carrère dit à propos de son personnage : « Il fera tout ce qu'il a rêvé de faire enfant, il le fera » [Carrère, 2011 : 43]. Lorsque le dénouement du récit démontre l'hésitation de Carrère face au destin futur de son personnage, soit assassinat, soit fin de vie bucolique, lui, fidèle à la confusion des niveaux narratifs ainsi que préoccupé par l'unité narrative de son personnage, lance avec l'écrivain russe une discussion sur son projet final. Limonov, lui aussi fidèle à son refus initial « d'une vie honnête et un peu conne » contre « une vie libre et dangereuse », préserve son ipséité et préfère mourir en mendiant en Asie centrale.

Les phénomènes étroitement liés à la notion d'ipséité dans la philosophie ricœurienne sont attestation de soi, estime de soi inséparable de l'estime de l'autre. Afin de réaliser le projet de vie et préserver son ipséité, le travail permanent de l'attestation de soi demeure nécessaire puisque assure la cohésion narrative de la vie grâce à la puissance

d'agir conformément à la promesse formulée à partir de la prise de position initiale et orientée vers le futur à travers le temps. L'attestation de soi incite à l'estime de soi qui est réciproque à l'estime de l'autre ainsi que mutuelle se voit la reconnaissance de soi et de l'autre.

L'attestation de soi est un des sujets fondamentaux du roman. C'est le « moi » confronté à autrui qui est au centre de narration. Au point culminant du roman où Limonov, le personnage, fait connaissance avec son futur biographe Emmanuel Carrère, celui-ci expose deux doctrines de « moi » : celle que Carrère appelle bouddhiste où « moi » est considéré comme illusion face à la doctrine fasciste. Si dans la perspective bouddhiste « l'homme qui se juge supérieur, inférieur ou même égale à un autre homme ne comprend pas la réalité », l'idée que le monde est injuste et les hommes sont inégaux Carrère traite comme fasciste. Est-ce celle-ci est choisie par antithèse ou par allusion aux déclarations politiques de Limonov-même ? Et il avoue que tout comme son personnage à chaque rencontre, il se demande, plus ou moins consciemment, s'il est au-dessus ou au-dessous d'autrui pour en tirer soulagement ou mortification, malgré la compréhension de la sagesse suprême de la doctrine bouddhiste. C'est là que l'auteur reconnaît que raconter la vie de Limonov c'est de travailler pour digérer cette sagesse bouddhiste, l'incorporer, s'en imprégner. Dans la logique de son aveu Carrère confronte tout au cours du roman les deux parcours identitaires, celui de son personnage et le sien, qui s'opposent le plus souvent, même si le narrateur tient à retrouver de menues ressemblances. Quoiqu'il annonce dès le début son impartialité envers Limonov, il ne respecte pas ce pacte de neutralité et le juge souvent dans le texte. Carrère reconnaît que lorsqu'il travaillait sur son livre, il traversait des périodes où il détestait son personnage, tout en confirmant que la sagesse suprême est encore à conquérir. Limonov n'y a jamais pensé car pour lui la neutralité rime avec la lâcheté (une opposition de plus entre le deux écrivains!). Alors c'est lui, Limonov, qui choisit à qui il va tenir, à qui témoigner son intérêt et Carrère, bien que cela le vexe, ne fait pas partie de ceux qui lui ne sont pas indifférents. Les relations de Limonov au monde et à autrui sont vraiment réciproques, il y a ceux qui le détestent et ceux qui l'admirent et il leur rend la pareille, en attestant sa persévérance dans le maintien de soi, fidèle à ses promesses ce qui préserve son ipséité. Cependant le parcours identitaire de Carrère mis en parallèle ne possède pas cette unité narrative définit par Ricœur et ce n'est pas pour la première fois que l'auteur lance son récit à la première

personne, son projet identitaire comprend déjà *L'adversaire* et *Un roman russe*. Son identité narrative ainsi que la sagesse bouddhiste ne sont pas pour le moment acquises, quoique ce roman soit un pas en avant.

Carrère réfléchit et fait réfléchir le lecteur sur la problématique *moi - autrui* encore une fois lorsqu'il procède à la comparaison de deux parcours identitaires : Limonov face à Poutine. Cependant notre objectif est à démontrer que ce rapprochement identitaire va au-delà du récit biographique et vise des réflexions autour de l'identité nationale. Puisque fidèle à son propre projet identitaire, Carrère poursuit dans ce roman la quête de ses origines russes déjà entreprise dans *Un roman russe*.

Ipséité nationale

Rappelons que dans son livre, Carrère se donne pour projet de raconter sur la Russie, sur notre histoire à tous depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'histoire du « moi » confronté au système, à l'État, à la société. En conséquence, le livre possède deux niveaux, niveau biographique ainsi que niveau historiographique. L'histoire de la Russie attire Carrère autant que le destin de son personnage jusqu'à supposer que le niveau biographique n'est qu'un prétexte pour ses digressions sur la vie culturelle, surtout littéraire dominée et manipulée par les autorités soviétiques. Pour Carrère ce côté histoire possède une double référence, à l'héritage familial et à son propre parcours identitaire.

Depuis l'effondrement de l'URSS l'histoire du pays est mise à l'épreuve de la vérité car il n'existe plus d'État qui assurait la linéarité et l'unicité de l'histoire nationale. Avec la *perestroïka* et *glasnost'* commence un mouvement de démythologisation et une histoire nationale consacrée par l'État fait place à des histoires multiples pour lesquelles la question de véracité «s'efface devant l'authenticité recherchée des voix multiples des individus porteurs d'une mémoire singulière» [Dosse, 1998 :12]. Le caractère implicite des jeux de la mémoire et de l'oubli pousse à présent l'historien à élucider et examiner les traces de l'événement du passé en dehors desquelles, affirme François Dosse citant Georges Duby, l'événement n'est rien. Le déplacement de l'intérêt des événements à leurs interprétations plurielles trouve son expression dans le phénomène décrit par Pierre

Nora comme une « histoire au second degré » qui dérive du travail conjoint de la mémoire collective et de la mémoire individuelle [Nora, 1984 : XVII]. Dans « Soi-même comme un autre » Paul Ricoeur constate que toutes les deux mémoires, collective et individuelle, ont à maintenir leur cohérence à travers le temps et l'action qui s'exprime dans l'ipsité, nationale ou individuelle, construites toutes les deux en raison de la fidélité à la promesse. Alors c'est à l'historien, souligne François Dosse, de remédier à des pathologies collectives de la mémoire en vue de délivrer une mémoire manipulée, lui rendre son caractère vif, l'inscrire dans une perspective interprétative orientée vers le futur : « C'est en délivrant, par le moyen de l'histoire, les promesses non tenues, voire empêchées et refoulées par le cours ultérieur de l'histoire, qu'un peuple, une nation, une entité culturelle, peuvent accéder à une conception ouverte et vivante de leurs traditions » [Ricoeur, 1998 : 25]. Ainsi la reconstitution de l'identité nationale autour de son ipsité implique une activité narrative de l'historien : « Le souvenir, c'est se raconter une histoire : par fragments, sans doute, par éclats dispersés, mais il faut une histoire » [Dosse, 1998 : 20].

Et Carrère dans son livre procède à cette « mise en intrigue de la mémoire nationale dans une perspective temporelle. De fait, Carrère ressuscite l'histoire nationale fragmentée, le récit de vie de Limonov est intercalé dans des récits de vie politique et culturelle russe, depuis la Russie de Staline jusqu'à la Russie de Poutine qui prend la défense de la première dont tous les deux, Limonov et Poutine, sont héritiers. Carrère met en parallèle leurs deux vies et insiste sur leurs parcours trop ressemblants. Il nomme Poutine soit la bête noire de son personnage, soit son double qui à la différence de Limonov a réussi, devenu patron, tandis qu'à Limonov le rôle d'opposant éternel est échu. Ce tandem contradictoire Limonov – Poutine reflète moins l'identité de Limonov que met en perspective l'avenir de la Russie, entérine l'aspect temporel indispensable pour l'identité de *Ipse* chez Ricoeur.

L'image de la nouvelle Russie dans le livre est peu attrayante, elle hérite toutes les convulsions majeures de l'époque soviétique. Carrère prononce son verdict au régime soviétique qui est d'après lui plus que l'abrogation du monde réel, c'est l'abrogation de la mémoire qui réduit l'histoire au Cours abrégé de Staline. La Russie d'aujourd'hui vue par l'écrivain est condamnée pour peu de soucis « des libertés formelles pourvu que chacun ait le droit de s'enrichir » [Carrère, 2011 : 15]. Ce que dans cette Russie la vie humaine a peu de prix,

Carrère l'impute à la tradition russe, incarnée dans le livre personnellement par Limonov qui l'a prouvé à Sarajevo et par Poutine à qui on reproche des centaines de victimes du sous-marin *Koursk*, des otages du théâtre de la Doubrovka et de l'école de Beslan.

Carrère fait le cours d'histoire russe, lui aussi abrégé, mais authentique puisqu'il le construit à travers l'histoire des parents de Limonov, un ex-officier du NKVD et la fille d'un condamné, qui ont vécu toute leur vie dans la misère économique, mais surtout culturelle, celle de ses copains de classe, ses voisins de prison. Des personnages multiples que croise Limonov au fil de ses pérégrinations fournissent à Carrère l'occasion de disserter sur les écrivains de *samizdat* et *tamizdat*, un ancien *zek* appelé Soljenitsyne, Joseph Brodsky, condamné et expulsé de l'URSS, l'undeground moscovite, la nouvelle génération de la littérature russe représentée par Zakhar Prilepine. La tâche de Carrère est plus que de relater les destins tragiques des intellectuels soviétiques, il les jauge, range sous des étiquettes courantes en Russie : Vénitchka Erofeev, « raté métaphysique, ivrogne sublime », Evguéni Evtouchenko, « demi-dissident exportable » à l'échine souple. Jugements parfois mêmes implacables sur Nabokov, Brodsky, Soljenitsyne, soit emprunté à Limonov, soit émis par lui-même.

Entre authenticité et vérité

Il s'ensuit que la réponse à la question déjà posée « Qui parle ? » au niveau historiographique est la même qu'au niveau biographique. Paul Ricœur dans « L'écriture de l'histoire et la représentation du passé » insiste sur le fait que toutes constructions en histoire sont au mieux des reconstructions ce qui signifie que l'interprétation se joint toujours à l'intention de vérité. Alors dans la confrontation des témoignages, la question de la compétition entre la fidélité de mémoire et la vérité dans les représentations du passé reste ouverte. Pour Ricœur le seul habilité à trancher le débat entre fidélité et vérité est le lecteur qui « vient au devant du texte historique non seulement avec des attentes, entre autres, qu'on ne lui « raconte pas des histoires », mais avec une expérience comme protagoniste de l'histoire du présent. C'est lui qui fournit le vis-à-vis d'un discours réputé prendre forme à la croisée du présent et du passé » [Ricoeur, 2000 : 745]. Ainsi l'histoire réagit à l'impulsion du postmodernisme, quoique plus

lentement, suivant Gary Land, que la littérature où l'on parle plus d'auteur mais de son masque [Land, 1996]. Le phénomène d'histoire au second degré décrit par Nora, avec la partialité et la singularité des récits, enlève le problème d'auteur en histoire ce qui pousse Ricœur à parler de l'attribution plurielle ou multiple de la mémoire. Des voix multiples qui revisitent le passé national, manipulé, oublié, refoulé, s'interposent, cependant que leur pluralité n'empêche pas leur authenticité puisque chacun est à la recherche d'explication et de compréhension qui lui manquent.

La superposition des témoignages dans le livre, quelle que soit leurs interrelations, discordance, adhésion, complémentarité, quelle que soit leur attribution, à Limonov ou à Carrère, atteste pour le lecteur le parcours de la Russie resitué dans le temps grâce à leur activité narrative conjointe. À défaut d'objectivité inaccessible à l'époque postmoderne où le lecteur est habitué au masque d'auteur qui cache parfois un autre [Vitali, 2008 : 136], c'est l'authenticité que le lecteur va chercher dans leurs témoignages. Et dans la logique ricœurienne, les témoignages deviennent promesses si les témoins sont prêts à les réitérer. Des promesses indispensables à la définition de la nouvelle identité nationale après des décennies de mémoire manipulée. Alors c'est la fidélité individuelle au témoignage sur le passé national perçue par le lecteur comme telle qui est au cœur du problème de la nouvelle identité nationale tout comme autour cette fidélité est construite l'ipséité individuelle. Le fait constaté à l'issue de l'analyse au niveau biographique que les deux témoins principaux dans le livre, Carrère et Limonov, sont fidèles à leurs parcours identitaires fait au lecteur croire que leurs témoignages restent authentiques au niveau historique. L'ipséité nationale ne peut être définie que grâce à l'ipséité individuelle de ceux qui sont personnellement impliqués dans le passé, le présent et le futur du pays.

Bibliographie

- Carrère, Emmanuel, *Limonov*, P. O. L., Paris, 2011.
Dosse, François, « Entre histoire et mémoire: une histoire sociale de la mémoire », *Raison présente*, 128, 1998.
Gasparini, Philippe, *Est-il Je ? Roman autobiographique et autofiction*, Seuil, Paris, 2004.
Genette, Gérard, *Figures III*, Seuil, Paris, 1972.

- Halbwachs, Maurice, *La mémoire collective*, Les Presses universitaires de France, Paris, 1967 [En ligne] URL : <http://classiques.uqac.ca/classiques/>.
- Land, Gary, « Le défi du postmodernisme », *Dialogue universitaire*, 8(1)/1996 [En ligne], URL: http://dialogue.adventist.org/articles/08_1_land_f.htm Dialogue universitaire.
- Lejeune, Philippe, *Signes de vie. Le pacte autobiographique 2*, Seuil, Paris, 2005.
- Moreau, Pierre-François, « Une théorie de l'autobiographie : Georg Misch », *Revue de synthèse*, 3-4, 1996.
- Nora, Pierre, « Entre histoire et mémoire », *Les lieux de mémoire, La République*, t. I, Pierre Nora (éd.), Gallimard, Paris, 1984, pp. XV-XLII.
- Nora, Pierre, « Comment on écrit l'histoire de France ? », *Les lieux de mémoire, Les France*, t. III, vol. 1, Pierre Nora (éd.), Gallimard, Paris, 1993, pp. 11-32.
- Ricœur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Seuil, Paris, 1990.
- Ricœur, Paul, « La marque du passé », *Revue de métaphysique et de morale*, 1, 1998.
- Ricœur, Paul, « L'écriture de l'histoire et la représentation du passé », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 1, 2000.
- Viart, Dominique, *La littérature française au présent : Héritage, modernité, mutations*, Bordas, Paris, 2008.
- Vitali, Ilaria, « Qui est qui et qui pense quoi ? », in *L'écrivain masqué*, Beïda Chikhi (dir.), Presses Paris Sorbonne, Paris, 2008, pp.129-140.